

Interpréter le conflit familial : *L'enfant de la haine* (1990) de Fatiha Sefouane et *La jeune fille et la mère* (2005) de Leïla Marouane

Par : Claudia MANSUETO

Introduction

Consacré à l'analyse littéraire du milieu familial algérien, miroir d'un contexte national plus vaste, cet article comprend quatre sections thématiques : le premier paragraphe analyse brièvement les problématiques les plus intéressantes de l'Algérie du XXI^e siècle. Perdue dans un labyrinthe de contradictions, la région maghrébine manifeste ses dualités idéologiques à l'intérieur du milieu familial : trahie par les utopies post-révolutionnaires, la femme algérienne, gardienne de la stabilité familiale, est le symbole concret de la latente schizophrénie nationale. Une fois *en révolte*, aujourd'hui la mère nord-africaine manifeste sa déception à travers une violence sauvage qui frappe sa descendance féminine. La fille est, pour cette typologie maternelle, le miroir embarrassant et ridicule qui réfléchit l'inutilité de la génitrice, sa défaite, sa résignation.

La première section de l'article favorise la compréhension des deux paragraphes suivants dédiés à l'analyse littéraire de *L'enfant de la haine* (1990) de Fatiha Sefouane et de *La jeune fille et la mère* (2005) de Leïla Marouane. Blessées par la violence maternelle, Fatiha et Djamila, les deux héroïnes littéraires, conduisent le lecteur occidental à la découverte d'un univers algérien caractérisé par le désespoir et la brutalité. Prisonnières de contextes domestiques étouffants, les deux héroïnes de Sefouane et Marouane révèlent tout le drame d'une existence signée par une violence *intra muros* aveugle et sauvage. Miroir d'une plus vaste décadence nationale, la famille algérienne devient donc le théâtre du malheur et de l'injustice, un *nœud de vipères*, où les bourreaux et les victimes ont le même sexe.

Enfin, une brève réflexion, finalisée à résumer les aspects les plus représentatifs de l'article, conclura la tractation.

La famille algérienne : le rôle maternel

Écrivaines algériennes contemporaines, Fatiha Sefouane et Leïla Marouane contribuent à éclairer le système familial postcolonial qui caractérise l'Algérie du XXI^e siècle.

Déçue par la décolonisation, l'Algérie contemporaine est une nation désorientée, perdue dans un dédale de non-sens. Benjamin Stora, dans son essai *Algérie, Maroc. Histoires parallèles, destins croisés*, réfléchit sur le nihilisme qui a infecté les ardeurs révolutionnaires des années '60 :

Les jeunes vivent aujourd'hui dans l'ignorance sinon le rejet d'hier. Leur culture conjugue les espaces-temps : école, quartier, loisirs... Leur formation émane, très partiellement, du cercle familial et, de moins en moins, de l'institution scolaire. Une culture urbaine de masse nourrit la sensation d'une pulvérisation générationnelle, faute d'inscription dans un projet cohérent. Ce « nihilisme » politique se comprend par des modifications sociologiques - la fin du plein emploi, l'apparition de formes de travail flexible, la crise du modèle familial... - et par une transmission intergénérationnelle déficiente (Stora, Benjamin. *Algérie, Maroc. Histoires parallèles, destins croisés*, Paris : Maisonneuve et Larose, 2002, p. 71).

Victimes d'une politique corrompue et privée d'aspirations, les algériens du XXI^e siècle manifestent, dans le petit milieu familial, les inquiétudes sociales et politiques d'une nation étranglée par l'intégrisme et désorientée par la modernité. Base fondamentale de la société maghrébine, la famille est, donc, le microcosme identitaire où idéologies, aspirations et finalités existentielles se combattent sans cesse. À l'intérieur du foyer domestique, les femmes deviennent, jour après jour, les symboles les plus représentatifs de l'atypique transformation idéologique algérienne : soumises à la dictature masculine pendant la période coloniale, les maghrébines avaient cru au renouveau post-révolutionnaire. Le contact avec les femmes occidentales avait transformé la torpeur résignée de la femme maghrébine traditionnelle en révolte, en espoir. Rita El Khayat, dans l'œuvre *Les femmes arabes*, confirme cette interprétation :

L'instauration de l'ordre colonial a eu un certain nombre de répercussions sur l'équilibre des relations internationales mais surtout et principalement sur les qualités de vécu des populations longuement engourdies dans ce qu'il est convenu d'appeler la tradition. La brutale ouverture sur le monde occidental réveilla d'une léthargie de quinze siècles ceux et celles qui s'étaient englués à subir les règles édictées par les hommes et leurs systèmes économico-politiques sans pouvoir y changer quoi que ce soit. Les femmes occidentales firent à la place des femmes arabes les premières révolutions féministes et en venant simplement vivre à leurs côtés elles les influencèrent énormément (El Khayat, Rita. *Les femmes arabes*, Casablanca : Éditions Aïni Bennaï, 2003, p. 77).

Soutenues par les idéaux d'émancipation, les femmes algériennes ont, donc, contribué avec ardeur et courage à la libération nationale : l'Algérie postcoloniale devait être une terre libre, une nation démocratique capable de garantir, aux femmes analphabètes et recluses, instruction et dignité. Malheureusement, la nouvelle Algérie post-révolutionnaire ne sera qu'une grande déception pour les combattantes qui avaient renoncé à leurs vies pour offrir progrès et émancipation aux générations futures. Maïssa Bey, dans l'œuvre *Journal intime et politique : Algérie 40 ans après*, offre un portrait particulièrement explicatif du contexte algérien contemporain : «Revenons au présent, à la misère de plus répandue. Avec son contraire exact, l'opulence des riches, la plus ostensible possible, celle qui écrase tout ce qui n'est pas rutilant, clinquant » (Bey, Maïssa, *Journal intime et politique : Algérie 40 ans après*, Paris : Éditions de l'Aube, 2003, p. 19). Trahie par une Algérie mensongère et vile, la femme nord-africaine plonge, de nouveau, dans l'anonymat silencieux et misogyne où elle avait passé toute sa vie. Rita El Khayat, dans l'essai *Le Maghreb des femmes*, s'exprime clairement à ce propos : «La femme est dirigée, orientée, canalisée au Maghreb. Peu instruite, elle a les armes des prisonniers et des faibles. Elle fomenté sans arrêt des stratégies de vie et de survie rudimentaires, anachroniques, dangereuses, nuisibles» (El Khayat, Rita, *Le Maghreb des femmes : les défis du XXI^e siècle*, Rabat : Marsam, 2001, p. 166).

Violée, humiliée et méprisée par un intégrisme postcolonial de plus en plus répandu, la femme algérienne extériorise son malheur existentiel à travers la violence, une rage désespérée qui étouffe et tue ses propres filles. Sur les motivations qui poussent une mère à détester sa descendance féminine, il est intéressant de citer l'interprétation d'Andrée Dore-Audibert, auteur de l'œuvre *Être femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité* : «Elle sait qu'elle est exclue, comme sa mère, du monde des sexes forts, étant privée de pénis. C'est cette absence du pénis qui conditionne la socialisation au féminin du sujet qui introjecte les valeurs de la virilité» (Dore-Audibert, Andrée. *Être femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, Paris : Karthala, 1998, p. 17).

Le complexe rapport mère-fille est indispensable pour comprendre l'équilibre familial et, donc social, qui domine la nation algérienne : sous l'indéniable hégémonie masculine, la mère nord-africaine oriente l'existence de ses filles, exerce sur ses enfants une autorité qui se manifeste sous forme de violence, de sadisme. Miroir de l'imperfection maternelle, la fille subit la brutalité de sa génitrice, supporte les conséquences néfastes d'un équilibre psychologique désorienté par la mortification. La naissance d'une fille déstabilise sa génitrice : la petite est la preuve concrète de l'inutilité de la femme, le double maternel ridicule et humilié. En torturant sa fille, donc, la génitrice maghrébine blesse et mortifie sa propre sexualité, sa propre nullité. Victimes de mères violentes, les filles de l'Algérie du XXI^e siècle subissent les conséquences d'un déséquilibre psychologique, familial et social ignoré, oublié. Fille du triste réveil

post-révolutionnaire, la génération féminine algérienne contemporaine subit l'extériorisation de la déception maternelle : les femmes qui avaient cru au renouveau postcolonial manifestent, à travers la violence, leur souffrance, leur profonde amertume. C'est juste cette douleur muette et mystérieuse qui, jour après jour, détériore l'équilibre psychologique de la femme algérienne : victime d'une folie incontrôlable, la génitrice algérienne s'abat sur ses filles avec la force maléfique du désespoir : soumises, ridicules, inutiles, les femmes, mises au monde par cette typologie maternelle, deviennent des objets. Les paroles d'Andrée Dore-Audibert favorisent la compréhension de ce passage :

La violence de la mère arabe est de nature symbolique. Elle s'exprime de manière indirecte, y compris à travers l'amour qu'elle donne à son enfant. Non pas qu'un tel amour ne soit pas spontané-loin de là, au moins au plan conscient-, mais il est assorti d'investissement de captation et d'appropriation suffisamment prégnants pour empêcher toute possibilité de refus (*Ibid.*, 56).

Manipulées par la force maternelle, les filles de cette Algérie post-révolutionnaire ne sont que les fantômes résignés d'une nation orgueilleuse et courageuse qui avait lutté pour s'émanciper. «Vaste asile psychiatrique» (Bouraoui, Nina. *La Voyeuse interdite*, Paris : Gallimard, 1991, p. 17), selon les mots de Nina Bouraoui dans le roman *La Voyeuse interdite*, l'Algérie du XXI^e siècle est blessée par ses utopies trahies, désorientée par ses traumatismes.

L'enfant de la haine

Publié en 1990, *L'Enfant de la haine* de l'algérienne Fatiha Sefouane conte l'histoire de Fatiha, jeune maquisarde nord-africaine victime des vexations maternelles. Femme courageuse et déterminée, Fatiha conte son calvaire existentiel avec lucidité, une rationalité douloureuse qui frappe le lecteur. À travers l'histoire de Fatiha, le grand public aura l'opportunité de connaître le triste destin de la femme algérienne : victime d'une société misogyne et phallocentrique, elle se transforme en génitrice brutale quand met au monde une enfant. La descendance féminine est le miroir qui réfléchit la défaite maternelle, le double embarrassant et ridicule de son inutilité.

Symbole littéraire indispensable pour dénoncer la décadence algérienne, le personnage maternel devient un simulacre fondamental pour cacher les pensées et les idéologies les plus profondes des intellectuelles nord-africaines. L'évocation de la génitrice occulte, donc, le vrai destinataire des critiques des romancières maghrébines : l'Algérie, terre brutale et injuste envers les femmes, tue l'espoir et les revendications identitaires de ses filles. Mère-Marâtre, l'Algérie natale humilie sa descendance féminine et l'oblige à l'exil. Sur la nature symbolique du personnage maternel, il est intéressant de lire les réflexions de Marta Segarra, auteur de l'étude *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb* :

La mère est associée au terroir, au village, au passé communautaire, à la tribu, tandis que le père domine dans l'espace urbain, maître de la ville moderne.... L'imaginaire arabe identifie d'ailleurs la mère et la terre-mère, vue comme un immense corps maternel, originaire, archaïque et spirituel (Segarra, Marta. *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*, Paris : L'Harmattan, 1997, p. 102).

Cohérente avec le binôme personnage maternel-évocation de la terre natale, Fatiha Sefouane présente dans son roman une génitrice particulièrement brutale : la mère de Fatiha déteste sa fille et l'oblige au martyre. Voilà les paroles de la jeune héroïne littéraire :

Redoutable mère, passionnée, dure, intransigeante, dominatrice, elle se comportait comme un adjudant de quartier. Ordonner, soumettre, sévir, c'était sa vraie nature et ses enfants en subissaient les conséquences. Elle me terrorisait, j'avais toujours au ventre la peur d'être battue. «Reviens, que je te coiffe !» Horreur. Un vrai supplice. Elle démêlait brutalement mes cheveux aussi secs que le climat du pays. Ils craquaient à chaque coup de peigne comme s'ils allaient prendre feu. Plus je faisais la grimace, plus ma mère s'excitait et plus ses gestes devenaient désordonnés (Sefouane, Fatiha. *L'Enfant de la haine*, Paris : L'Harmattan, 1990, p. 14).

Violente et brutale, la mère de Fatiha est une femme blessée : les humiliations conjugales ont détérioré son équilibre psychologique, sa stabilité mentale. La citation suivante met en évidence tout le désespoir d'une femme trahie :

Deux femmes prirent ma mère à part et, lui en désignant une troisième tout occupée à danser : «Tu vois celle-là? Elle couche avec ton mari !» Grosse et vulgaire, exhibant des bijoux sur son opulente poitrine qui tressautait aux rythmes syncopés de la musique. Agacée par le regard de ma mère, elle s'approcha tout en roulant des hanches et lui lança avec une méchante ironie : «Eh oui, tu es belle mais tu es mince. Et ton mari préfère les grosses, c'est pour ça qu'il vient souvent se reposer entre mes cuisses (*Ibid.*, p. 15).

Humiliée, la mère de Fatiha transforme sa souffrance en violence, une brutalité qui terrorise sa fille. Symbole littéraire qui occulte le vrai destinataire des réflexions de Sefouane, le personnage maternel évoque le triste destin algérien. Cruelle et misogyne, l'Algérie natale a vécu l'humiliation de la colonisation occidentale : envahie et méprisée par l'arrogance française, la région maghrébine transforme sa douleur en révolte, en rage incontrôlée qui s'abat sur les femmes. Les deux extraits suivants soulignent l'importance de ce passage : la première citation met en évidence la douloureuse soumission algérienne pendant la période coloniale.

Je détestais ces militaires qui me commandaient. Je les aurais tués quand ils se permettaient des privautés à mon endroit, caressant mes cheveux ou me

pelotant les fesses au passage. Certains tiraient sur mon *kardoum* en riant ou me retenaient par le sarouel en me demandant comment ça s'ouvrait. Mais cette humiliation même suscitait en moi, jour après jour, de nouvelles convictions. Nous n'étions plus un peuple libre sur nos propres terres, nous n'étions que des domestiques dans notre pays, exploités par ces colons français, que nous avions reçus sans méfiance. Je sentais une sourde révolte monter en moi devant tant d'injustices (*Ibid.*, p. 27).

La deuxième citation souligne la profonde misogynie algérienne. La victoire sur l'envahisseur européen est une occasion pour torturer les femmes : «Tout aussi surpris et émerveillés, les hommes prirent d'assaut ces belles femmes qui se rendaient sans résistance aux cris de : «Tahia El Djazair !»-vive l'Algérie ! Je n'échappai pas à cette explosion sexuelle» (*Ibid.*, p. 65). Le phallocentrisme maghrébin est, paradoxalement, véhiculé par la femme : les mères transmettent à leurs filles le mépris pour la sexualité féminine. Vulgaire et dangereuse, la femme est porteuse d'un destin de mort, de perte : la maghrébine qui perd sa virginité est donc une créature immonde, sale. Dans le roman *La Voyeuse interdite* de Nina Bouraoui, le père de l'héroïne Fikria s'exprime clairement à ce propos : «Fille, foute, femme, fornication, faiblesse, flétrissures commencent par la même lettre». Ce furent ses derniers mots» (Bouraoui, Nina. *La Voyeuse interdite*, Paris : Gallimard, 1991, p. 33).

Condamnée à une existence douloureuse, la femme algérienne renonce, jour après jour, à sa vie, à ses aspirations. Victime d'une société misogyne qui l'oriente vers la violence et la brutalité, la mère-marâtre maghrébine glisse silencieusement vers la vieillesse, vers le triste obscurantisme d'une existence inutile. Une fois redoutable et fière, la mère de Fatiha devient, à la fin du roman, une femme inoffensive : «Ma mère nous reçut, maussade. Vieille, sans mari, elle avait perdu son allant d'autrefois. A son âge, être obligée de s'activer pour nourrir tout ce monde devenait une corvée» (Sefouane, Fatiha. *L'Enfant de la haine*, Paris : L'Harmattan, 1990, p. 166).

Malika Mokeddem, dans le roman *Je dois à ton oubli*, souligne la même transformation maternelle :

La mère a vieilli. Elle paraît beaucoup plus que ses soixante-dix ans. Brusquement, la mère a l'air d'une petite fille minée par la culpabilité et tellement maladroite. Tout dans son être, dans son regard se tend vers Selma implorant son acceptation. Cette fois, Selma doit se faire violence pour ne pas la prendre dans ses bras (Mokeddem, Malika. *Je dois tout à ton oubli*, Paris : Grasset, 2008, p. 199).

Une fois orgueilleuse et violente, l'image de la génitrice devient le simulacre qui occulte la profonde évolution algérienne : l'Algérie du XXI^e siècle a perdu son ardeur révolutionnaire. Décadente, la région maghrébine n'est qu'une vieille mère abandonnée

qui implore pitié. Fatiha Sefouane présente un portrait particulièrement évocateur de l'Algérie contemporaine :

Durant mon bref séjour à Alger, je m'étais vite rendue compte que notre drapeau était en berne, qu'il avait perdu ses couleurs vives du début de notre indépendance. Son vert n'est plus aussi fort que l'espoir. Son rouge n'est plus aussi rouge que le sang des martyrs. Son blanc est devenu sale. Une rage folle s'empara de moi, à la vue de tant d'inégalités, tant d'injustices, tant de sectarisme (Sefouane, Fatiha. *L'Enfant de la haine*, Paris : L'Harmattan, 1990, p. 169).

Malika Mokeddem, dans le roman *Je dois à ton oubli*, confirme l'interprétation de Sefouane :

Après la détresse du chômage à grande échelle, le désespoir du déracinement de pans entiers de la population, c'est la laideur qui s'est abattue sur le village. Tout a fini par tomber en disgrâce, dans la misère et le renoncement. Même les terrils en attestent que les tempêtes de vent de sable ont rendus poussiéreux, d'une couleur indéfinissable (Mokeddem, Malika. *Je dois tout à ton oubli*, Paris : Grasset, 2008, p. 94).

Vieille, poussiéreuse et misérable, l'Algérie du XXI^e siècle est le théâtre désolant de la décadence maghrébine. Incapable de s'orienter dans le vertige du postmoderne, l'Algérie contemporaine a perdu ses points de repères : exilée dans un dédale surréaliste de contradictions, la région nord-africaine retrouvera son ardeur seulement si comprendra l'incalculable richesse féminine. Moteurs du Maghreb, les nord-africaines ont la possibilité de pousser leur terre natale vers l'émancipation et le progrès. Les paroles de Rita El Khayat, auteur de l'essai *Le Maghreb des femmes*, favorisent l'espoir dans un avenir meilleur :

La femme est au centre de ce débat culturel : ou bien elle sera un membre actif et régulateur de la société maghrébine, ou bien celle-ci va éclater de tous les déséquilibres et de toutes les frustrations actuelles. Elles doivent aujourd'hui et non demain, sous peine d'échecs lamentables, s'entre-aider à exister, à arracher leurs sœurs et leurs enfants à l'ignorance et aux marasmes, à se tailler une place sociale valorisante dans ce territoire gigantesque du Maghreb (El Khayat, Rita. *Le Maghreb des femmes : les défis du XXI^e siècle*, Rabat : Marsam, 2001, p. 177).

La jeune fille et la mère

Publié en 2005, *La jeune fille et la mère* de l'écrivaine algérienne Leïla Marouane conte l'histoire de la jeune Djamilia, victime de la folie maternelle. Cohérente avec le symbolisme présenté par Fatiha Sefouane dans *L'enfant de la haine*, Marouane transforme le personnage maternel en simulacre, voile nécessaire pour occulter ses

réflexions sur l'Algérie contemporaine. Misogyne, la région maghrébine est une terre schizophrénique, une nation alimentée par la haine et la brutalité.

Vexée par la violence de sa génitrice, Djamila décrit la tyrannie maternelle :

Depuis et tout au long de cet été, j'ai suivi les mêmes ordres, les mêmes directives, devenant jour après jour l'esclave de ma mère, et par là tenue au service de sa maison et de sa tripotée. [Elle] m'attachait au tronc d'un palmier [et] munie d'une corde mouillée, elle me battait jusqu'au sang. Quand elle n'en pouvait plus, à deux doigts de l'évanouissement, elle céda la corde à mes frères. On devrait alerter la police, disait alors le rouquin (Marouane, Leïla. *La jeune fille et la mère*, Paris : Éditions du Seuil, 2005, p. 169).

Brutale, la mère de Djamila est une femme humiliée, trahie : ancienne combattante pendant la guerre de décolonisation, la jeune génitrice croyait dans l'utopie de l'émancipation maghrébine. Trahie par ses idéaux, la mère de Djamila représente tout le drame de la désillusion féminine : encore esclave et muette, la jeune génitrice, qui attendait un courageux renouveau politique et social, a perdu sa lucidité, son équilibre psychologique. Les paroles de la jeune maghrébine soulignent l'amertume et la déception de toutes celles qui, comme la mère de Djamila, espéraient changer leurs vies :

J'ai besoin, moi, de vivre sans chaînes et sans camisole, j'ai besoin d'air et de liberté. Après un an de combat, ma mère devint du jour au lendemain l'agent de liaison le plus couru de la région. (...) Une fois lancée, plus rien ne me faisait peur, me racontait-elle. Puis la rencontre avec mon père, lequel mit fin au projet d'études proposées par le Front (*Ibid.*, p. 13).

Cachée derrière le symbole littéraire de la génitrice brutale, l'Algérie du XXI^e siècle montre toute sa faiblesse : la décolonisation a favorisé le succès d'une politique intégriste et corrompue. Les paroles du père de Djamila confirment cette interprétation : «Les combattants dont tu parles, vieille folle, ne sont plus. Ils ont été vite remplacés par des transfuges et des traîtres qui se moqueront de toi et de ta révolution» (*Ibid.*, p. 57). Sans mémoire ni commémoration pour les héros de la guerre civile, l'Algérie postcoloniale est une nation sans valeurs, une terre aveugle destinée à disparaître. Maïssa Bey, dans le roman *Surtout ne te retourne pas* (2005), propose un portrait de l'Algérie contemporaine particulièrement décevant :

En lisant, je me fais la réflexion, absurde et déplacée en cet instant, que bon nombre de cités, de rues, de places, de stades, récents ou débaptisés, ne portent plus que des numéros, des chiffres censés permettre au peuple de garder la mémoire des hauts faits de notre histoire. Rien ne rassure plus nos gouvernants que les chiffres et les dates, les commémorations et les références à l'histoire, et plus particulièrement au passé révolutionnaire du pays dans lequel nombre d'entre eux puisent de nos jours encore une légitimité de plus en plus contestée.

Une toponymie révélatrice. Une manière comme une autre de tenir des comptes, à défaut d'en rendre (Bey, Maïssa. *Surtout ne te retourne pas*, Tour d'Aigues : L'Aube, 2005, p. 146).

Plongée dans l'abyme de la folie, la mère de Djamila déteste sa fille et ses aspirations : la jeune fille a raté ses examens scolaires et, surtout, n'a pas résisté aux tentations de l'amour. Un jeune ébéniste aime Djamila et menace la virginité de l'adolescente. Quand une femme perd la virginité, elle renonce à sa dignité, à sa pureté. Les paroles de la mère de Djamila confirment cette interprétation : «Tu *la* perds (elle ne prononçait jamais le mot *virginité*) et je t'égorge de mes propres mains, finissait-elle dans un grognement qui contrastait avec la beauté de ses traits» (Marouane, Leïla. *La jeune fille et la mère*, Paris : Éditions du Seuil, 2005, p. 169).

Déçue par sa fille, la mère de Djamila risque de tuer sa créature. La vie d'une femme n'a pas beaucoup de valeur à l'intérieur de la société maghrébine, et, quand l'existence féminine menace la stabilité familiale, on ne peut que tuer la coupable : Djamila a trahie sa mère et donc doit mourir, sa vie est inutile. Victime des archaïsmes idéologiques algériens, la tante de Selma, dans le roman de Malika Mokeddem *Je dois tout à ton oubli*, doit renoncer à son enfant parce qu'elle avait eu une liaison extraconjugale : tuer le bébé signifie rétablir l'ordre familial, recomposer le mosaïque du mensonge. La mère de Selma confesse à sa fille l'absurdité de son projet criminel :

La main de la mère qui s'empare d'un oreiller blanc, l'applique sur le visage du nourrisson allongé par terre auprès de la tante Zahia et qui appuie, appuie. Cette main qui pèse sur le coussin et maintient la pression. Les spasmes, à peine perceptibles, du bébé ligoté par des langes qui le sanglent de la racine des bras à la pointe des pieds. Le cri muet des yeux de Zahia qui semble tout figer. (...) Qu'est-ce que tu voulais qu'on fasse ? On était bien obligés de tout étouffer ! (Mokeddem, Malika. *Je dois tout à ton oubli*, Paris : Grasset 2008, p. 71).

Meurtrier, le personnage maternel présenté dans le roman *La jeune fille et la mère* symbolise la vraie nature de l'Algérie postcoloniale, esclave d'une tradition phallocentrique qui mortifie les femmes. La fin de l'occupation française a favorisé la diffusion d'une mentalité intégriste et anachronique qui menace la stabilité et le progrès maghrébin. Victime d'une tradition que Bouraoui, dans le roman *La Voyeuse interdite*, définit «vengeresse [et] monocorde» (Bouraoui, Nina. *La Voyeuse interdite*, Paris : Gallimard, 1991, p. 126), l'Algérie du XXI^e siècle perd son humanité pour devenir la redoutable incarnation de Médée, la magicienne grecque qui a tué ses enfants. Les paroles de Selma, héroïne du roman de Malika Mokeddem *Je dois tout à ton oubli*, confirment cette interprétation :

Médée méprise souverainement la notion du mal et tue pour se venger d'un époux et des puissants avec lesquels ce dernier fait alliance. Elle leur inflige un

supplice radical et s'en vante. (...) Seules la honte et la menace du déshonneur ont présidé à la décision familiale d'un meurtre. La mère n'en a été que l'exécutante. (...) En vérité, c'est au pays tout entier, à l'Algérie, que sied le rôle de Médée. [C'est elle] qui a assassiné les uns, exilé les autres, fait incinérer des bébés dans des fours, abandonnant d'autres enfants avec d'indicibles blessures. Elle continue à se mutiler en reléguant la moitié de sa population, les femmes, au rang de sous-individus dans les textes de sa loi (Mokeddem, Malika. 2008. *Je dois tout à ton oubli*, Paris : Grasset, 2008, p. 84).

Conclusion

Simulacres symboliques, les personnages maternels décrits par Fatiha Sefouane et Leïla Marouane, révèlent toute l'instabilité de l'Algérie contemporaine. Terre brutale et misogyne, l'Algérie du XXI^e siècle précipite dans l'incertitude et le chaos : trahie par les illusions de la décolonisation, la région maghrébine est prisonnière de l'intégrisme, bloquée par une tradition anachronique et violente qui la conduit à l'extinction. Miroirs de la décadence algérienne, les personnages maternels, présentés dans les pages de *L'Enfant de la haine* et de *La jeune fille et la mère*, montrent toute la frustration et l'humiliation de la femme algérienne : recluse dans une existence étouffante, la mère maghrébine perd, jour après jour, sa lucidité psychologique. Précipitée dans l'irréversible spirale de la folie, la génitrice algérienne abat son désespoir sur sa descendance féminine : donner la vie à une petite fille signifie vivre tous les jours avec le double embarrassant et ridicule de sa propre sexualité mutilée. En torturant sa fille, la mère-marâtre algérienne agresse sa faiblesse, sa résignation, ses illusions de liberté. Cruelle comme les personnages féminins décrits dans les romans sélectionnés, l'Algérie du XXI^e siècle ignore les potentialités féminines : préserver la femme algérienne signifie assurer un avenir de progrès et d'émancipation pour tout le Maghreb.

Fascinée par l'extraordinaire pouvoir féminin, Rita El Khayat utilise les paroles du poète Arthur Rimbaud pour conclure l'étude *La femme artiste dans le monde arabe* et pour encourager le nécessaire réveil féminin : «Quand sera brisé l'infini servage de la femme (...), Elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera des choses étranges, Insondables, Repoussantes, Délicieuses» (El Khayat, Rita. *La femme artiste dans le monde arabe*, Paris : Éditions de Broca, 2011, p. 177

Bibliographie

Bey, Maïssa. 2003. *Journal intime et politique : Algérie 40 ans après*, Paris : Éditions de l'Aube.

Bey, Maïssa. 2005. *Surtout ne te retourne pas*, Tour d'Aigues : L'Aube

Bouraoui, Nina. 1991. *La Voyeuse interdite*, Paris : Gallimard.

Dore-Audibert, Andrée. 1998. *Être femme au Maghreb et en Méditerranée. Du mythe à la réalité*, Paris : Karthala.

El Khayat, Rita. 2001. *le Maghreb des femmes : les défis du XXI^{ème} siècle*, Rabat : Marsam.

El Khayat, Rita. 2003. *Les femmes arabes*, Casablanca : Éditions Aïni Bennaï.

El Khayat, Rita. 2011. *La femme artiste dans le monde arabe*, Paris : Éditions de Broca.

Marouane, Leïla. 2005. *La jeune fille et la mère*, Paris : Éditions du Seuil.

Mokeddem, Malika. 2008. *Je dois tout à ton oubli*, Paris : Grasset.

Sefouane, Fatiha. 1990. *L'Enfant de la haine*, Paris : L'Harmattan.

Segarra, Marta. 1997. *Leur pesant de poudre : romancières francophones du Maghreb*, Paris : L'Harmattan.

Stora, Benjamin. 2002. *Algérie, Maroc : Histoires parallèles, destins croisés*, Paris : Maisonneuve et Larose.